

Discours personnel de l'ambassadeur de Suisse pour le Myanmar, M. Christoph Burgener, au lauréat 2011 du Prix de la «Fondation pour la liberté et les droits humains - Stiftung für Freiheit und Menschenrechte», M. Bo Kyi
(Présenté à Berne le 5 novembre 2011 par Silvia Jost)
(Traduit de l'allemand par Annigna Gerig)

Chère Madame la Présidente du Conseil de la fondation,
Cher Monsieur le Président du Conseil exécutif,
Mesdames et Messieurs,
My dear friend Bo Kyi, (mon cher ami Bo Kyi)

Dans nos pays, il n'y a personne qui ne considère pas les droits humains comme une réalisation majeure du monde civilisé. Pourtant, cette notion semble un peu «hors mode» aujourd'hui, poussiéreuse et archaïque. Même dans les milieux gouvernementaux occidentaux – dont mon propre gouvernement ne fait pas toujours partie – nous contournons aussi cette terminologie souvent dérangement; nous ne voulons pas déranger nos partenaires de négociation pour ne pas gâcher le climat d'ouverture. Alors diplomatiquement nous mentionnons les droits humains dans les points à traiter sous «Divers». Pour la conférence de presse ultérieure, on tient à disposition le communiqué sur lequel on a bien sûr abordé également ce sujet en profondeur et avec courage.

À cause d'intérêts supposés égaux, sommes-nous arrivés au point où nous avons à cacher pudiquement les droits de l'homme qui étaient développés depuis longtemps par Hobbes et Locke, dans l'Habeas Corpus Act et dans la Charte des Nations Unies. Nous en sommes arrivés à un point où les gouvernements, qui d'habitude défendent activement les droits fondamentaux, les ont eux-mêmes violés massivement ces derniers temps. Il faut admettre qu'il y a eu de meilleurs moments pour endosser les droits de l'homme. Malgré tout ou à cause de ceci il est important aujourd'hui, en particulier dans tous les nouveaux pays en transition, de replacer impérativement les droits de l'homme au centre du débat.

Depuis près de quarante ans, votre Fondation pour la liberté et les droits de l'Homme, Madame la Présidente, dirige ses projecteurs sur des gens qui œuvrent pour ces droits fondamentaux; ils sont ouverts, sans peur et courageux; des gens qui ne se cachent pas; des gens qui ne communiquent pas de manière diplomatique. Il est important pour moi, dans un premier temps de vous prouver, à vous et à votre fondation, mon respect et mon admiration.

Au préalable, permettez-moi s'il vous plaît une précision: la «Birmanie» a été renommée en 1989 par le régime militaire, elle s'appelle dorénavant «Myanmar». La plupart des pays, dont l'ONU et la Suisse ont adopté ce nom. Le lauréat du Prix, ainsi que les Américains et les Britanniques utilisent encore le nom de « Birmanie ». En l'honneur du lauréat, et dans ce contexte, je garderai cette terminologie en grande partie dans ce texte.

I.

Mesdames et Messieurs, si vous deviez regarder autour de vous et deviez repérer un héros, vos regards ne se porteraient pas sur mon ami Bo Kyi. En fait, son regard, son apparence et son expression sont plutôt de celles qu'on attribuerait à un anti-

héros. C'est justement ce contraste qui m'a d'abord irrité, mais qui, depuis, me fascine toujours plus.

Le 08/08/88, alors que la dictature militaire est en place depuis 1962 déjà, un soulèvement populaire pacifique a lieu à Rangoon, l'ancienne capitale de la Birmanie. Des millions de Birmans veulent mettre fin à ce régime brutal qui terrorise les citoyens et qui paupérise le pays. Bo Kyi, alors âgé de 23 ans, était l'un d'entre eux. L'ordre d'ouvrir le feu a été donné. Des centaines d'étudiants ont été tués ce jour-là. Après la manifestation, la junte a encore tué plus de 3.000 personnes.

Bo Kyi et ses collègues continuent à se rencontrer secrètement pour des réunions politiques. Après une réunion de la «All Burma Federation of Student Unions», son ami, le leader étudiant Min Ko Naing est arrêté. Bo Kyi réussit à s'échapper. Mais un an plus tard, lui aussi est arrêté. Au cours des neuf années suivantes, Bo Kyi va être emprisonné à deux reprises et passera un total de 7 ans et 3 mois en prison. L'étudiant qui a manifesté pacifiquement pour la liberté, la démocratie et les droits humains a été mis derrière les barreaux, ainsi que des centaines de collègues, comme étant un élément subversif.

Les conditions de détention des prisonniers politiques en Birmanie sont connues: la torture, la privation de sommeil, le délabrement des cellules individuelles que l'on n'accepterait même pas pour un animal. La plupart des prisonniers politiques sont emprisonnés à des centaines de kilomètres de chez eux et ceci pour torturer psychologiquement leurs parents, leurs conjoints et leurs enfants. Les visites, qui permettent aux prisonniers d'avoir des repas réguliers et des médicaments, sont très fastidieuses à organiser et demandent de grands efforts.

Beaucoup de parents sont trop vieux pour faire ce voyage. Les conjoints sont trop pauvres pour s'offrir un tel voyage. Les enfants grandissent sans connaître leur père ou leur mère. Depuis 2006, les visites de prisonniers sont interdites au CICR.

Dans sa cellule, solitaire, Bo Kyi tombe sur les noms de ses amis, gravés dans le mur. Il ne connaît pas leur sort. En prison Bo Kyi lit clandestinement des articles sur Nelson Mandela. Les articles lui donnent du courage. Il apprend la langue anglaise par les autres prisonniers et par la lecture secrète de vieux «Readers Digest». Après sa libération, il s'enfuit en 1999 à travers la frontière vers la Thaïlande. Ses pensées et son cœur sont avec ses collègues qui sont toujours emprisonnés dans l'une des 43 prisons ou dans l'un des 100 camps de travail forcé:

-son ami Min Ko Naing, qui, avec neuf autres leaders étudiants, a été condamné en 2007, en vertu de la révolution Safran, à 65 ans de prison;

-Thandar, 40 ans, qui, avec des problèmes cardiaques et pulmonaires, purge une peine de 26 ans dans la tristement célèbre prison d'Insein;

-le moine Ashin Gambira, le chef de la révolution Safran en 2007, qui a été condamné à une peine de 63 ans de prison.

...et avec tous les plus de mille prisonniers politiques, les journalistes, les blogueurs, les moines, les représentants des minorités ethniques, les opposants politiques et les défenderesses et défenseurs de la liberté et des droits humains, qui vivent encore dans les geôles de Birmanie.

II.

Après avoir fui, Bo Kyi fonde l'«Assistant Association for Political Prisoners in Burma», à Mae Sot en Thaïlande, à la frontière avec la Birmanie. Avec ses collègues, il étudie minutieusement le sort des prisonniers politiques dans les prisons. Son organisation recherche les prisonniers politiques, interroge les familles et les proches, et les recense. De l'assistance est fournie. Des médicaments et des aliments sont transportés clandestinement dans les prisons, les familles reçoivent de l'argent de sorte qu'ils peuvent se permettre le voyage dans les prisons éloignées. Ils fournissent également des informations fiables aux diplomates et aux journalistes. Le lobbying est exploité de manière à influencer les politiques des autres pays envers la Birmanie. Des voyages à l'étranger, à la Commission des droits de l'homme à Genève, à New York et Washington et les capitales européennes, font partie de son agenda annuel. Le fait que Bo Kyi puisse recevoir aujourd'hui à Berne le prix pour la paix et les droits humains, me donne à moi comme ambassadeur de Suisse pour le Myanmar, le nom officiel de la Birmanie depuis 1989, un plaisir particulier. L'ambassade soutient l'organisation de Bo Kyi et est donc particulièrement touchée de recevoir le soutien de votre Fondation.

III.

Bo Kyi, qui a 46ans, vit avec sa femme et ses deux enfants depuis 1999 en Thaïlande. Il a grandi à Rangoon, il est le fils d'un officier de l'armée de l'air. Son père, engagé dans le système politique, est désespéré lorsque Bo Kyi devient politiquement actif. Bo Kyi s'est d'abord rebellé contre le système par des grèves pour demander des salaires plus élevés. Il travaillait comme docker pour gagner de l'argent pour ses études, et plus tard, pendant ses études, il a rejoint le mouvement étudiant. « Quand mes amis écoutaient les stations interdites telles que «Voice of America» et la «BBC» chez nous, mon père commençait à me battre. Je me suis défendu et je l'ai blessé involontairement ». « Encore aujourd'hui je ne peux pas me pardonner de l'avoir blessé ». Lors de son premier séjour à la prison de Mandalay, son père ne lui rend jamais visite. Après sa libération et quand il sera emprisonné pour la deuxième fois, son père lui apporte du riz. Aujourd'hui, son père écoute aussi les stations de la «BBC» et de «Voice of America». Sa mère, décédée il y a six ans, n'était pas politiquement active. Elle était couturière de chapeaux «chapelière» et c'est elle qui a ainsi contribué à une grande partie des revenus nécessaires. Ses deux sœurs et son frère travaillaient aussi dans l'entreprise familiale. Les familles des prisonniers politiques sont victimes d'ostracisme et sont humiliées. L'entreprise a dû être abandonnée et son frère est parti en Malaisie afin de trouver du travail pour un salaire de misère. Une sœur travaille actuellement à Rangoon dans une organisation qui offre des enterrements gratuits pour des familles démunies. L'autre sœur et son frère, également des victimes de la torture, l'aident dans son organisation.

Bo Kyi joue au football, il lit des livres birmans, il regarde des comédies birmanes et il écoute de la musique birmane. Il ne veut pas perdre sa culture, il veut continuer à vivre sa culture aussi à l'étranger. Enfin, il veut aussi retourner dans son pays un jour ou l'autre. Je lui dis que les signes sont bons, maintenant que le nouveau gouvernement a l'intention d'engager des réformes. Bo Kyi est silencieux. Il a déjà connu trop de déceptions, il a déjà connu trop de brutalité de ces généraux qui ont revêtu maintenant des vêtements civils et qui forment un gouvernement démocratique. Une «démocratie disciplinée», comme indiqué dans la Constitution.

IV.

Partout dans le monde les prisonniers politiques sont l'expression vivante du courage civique et de la force de la volonté. Non violent, altruiste, avec force de caractère, Bo Kyi est ici en tant que représentant des personnes qui utilisent leur énorme potentiel de valeurs éthiques et démocratiques dans le contexte de régimes dont les actions sont dirigées par la cupidité, la corruption, la violence et la quête du pouvoir absolu. Malgré ses nombreuses distinctions, dont le Prix de Human Rights Watch en 2008 et ses rencontres avec un président américain et Vaclav Havel, Bo Kyi reste authentique, simple et modeste. Néanmoins il est aussi tenace et dur, intransigeant et incorruptible. Lorsque j'en suis venu à parler de Bo Kyi à Aung San Suu Kyi, lors d'une rencontre avec la prix Nobel de la paix birmane, ses yeux brillaient et elle m'a dit: « Il est un homme très, très bon ».

Aung San Suu Kyi est probablement la plus célèbre combattante pour la liberté au monde. La Dame est la tête et le cœur du mouvement démocratique en Birmanie. C'est pourquoi la junte militaire l'a privée de liberté durant 15 ans de sa vie, en prison ou en résidence surveillée. Elle-même, elle décrit son destin avec grandeur et sérénité. « Vous pouvez emprisonner le corps mais pas l'esprit et le cœur », dit-elle. Au vu de sa notoriété, elle a subi un traitement préférentiel dans les prisons. Pas comme d'autres centaines de membres de son parti et les militants qui sont toujours traités de manière dégradante dans les prisons en Birmanie.

C'est dans le même sens que le comédien birman Zarganar a apporté son aide spontanée aux centaines de milliers de victimes du cyclone Nargis en 2008, il n'a pas tenu compte du gouvernement tristement lent à réagir. C'est pourquoi il a été condamné coupable à 59 ans d'emprisonnement car menaçant la sécurité publique. Il a bénéficié d'une amnistie du nouveau gouvernement le mois dernier mais ça n'a pas été une source de joie pour lui du fait que des prisonniers politiques étaient toujours détenus. Zarganar, qui est un bon ami de Bo Kyi, effectue actuellement des visites auprès des prisonniers politiques partout en Birmanie.

V.

Quels sont les moteurs des prisonniers politiques et des militants dans les régimes de terreur? Bien sûr le désir et l'envie de liberté, de justice et de respect des droits humains. Contrairement à nous tous, qu'est-ce qui les inspire de soumettre leurs vies à ces valeurs?

À la recherche de cette réponse, c'est Aung San Suu Kyi qui m'a dirigée vers une des pistes pour les militants birmans. Le Metta bouddhiste, ou «loving-kindness», en est une des clés. Pas une interview sans qu'elle ne se dirige vers le Metta.

Metta est «l'amour bienveillant»: l'amour bienveillant, c'est une expression étrange pour nos oreilles occidentales. Aujourd'hui, il existe l'accomplissement de soi et la maximisation du plaisir, mais pour beaucoup de gens des mots comme bonté, humilité et charité sonnent comme étranges et bizarres.

Metta, l'amour bienveillant, quel mot magique! C'est de développer une attitude de bonne volonté authentique à l'égard de soi-même, à l'égard de l'autre, des autres. Metta n'est pas synonyme d'amour. Le mot «amour» est trop fortement lié par les tendances de la volonté de posséder et est donc soumis à l'intérêt personnel. Metta

est cependant altruiste, une sphère supérieure, libre de sentiments indignes envers soi et les autres.

Bo Kyi assume cette attitude fondamentale. Il ne se décrit cependant pas comme un religieux. « En prison, il y avait souvent des moines qui priaient fort dans la cellule voisine, alors j'ai entendu les prières sans le vouloir », dit-il en souriant. Il ne visite pas les pagodes, il ne médite pas. Mais il suit simplement les principes d'auto-contrôle, la poursuite d'un cœur pur et le « carpe diem ». Il croit en la marche continue, le cycle de la vie, de la mort et de la renaissance, donc le cycle de la naissance et de la mort.

VI.

Des élections ont eu lieu l'année dernière au Myanmar, vingt ans après qu'Aung San Suu Kyi et la «National League for Democracy» aient connu une écrasante victoire dans les urnes en 1990. Mais les généraux étaient restés au pouvoir. Cette fois-ci les militaires se garantissent, grâce à leur Constitution, un tiers des sièges parlementaires et ceci déjà avant les élections. Le nouveau président Thein Sein était Premier ministre sous la dictature terrible avant 2010. Le Général sortant nous surprend cependant. Depuis, il cherche le dialogue, il libère des prisonniers politiques, quoique très, très hésitant, et endosse l'ouverture politique et économique. Il a annoncé des réformes qui pourraient être appropriées sans que ne soit nécessaire un changement fondamental de la nature même du Myanmar. Peut-être pas une révolution par le bas ou de l'extérieur, mais depuis le haut, d'un ex-général autrefois docile. Beaucoup voient en Thein Sein, peut-être un peu précipitamment, le Gorbatchev du Myanmar. D'autres sont sceptiques et soulignent les quelque 1500 prisonniers politiques encore en détention. Et on le sait, depuis l'indépendance de la Birmanie en 1948, les optimistes dans ce beau et fascinant pays ont toujours eu tort. Nous espérons avec notre lauréat Bo Kyi que l'histoire cette fois-ci détienne un script plus juste pour les 50 millions d'habitants du Myanmar.

Madame la Présidente du Conseil de fondation,
Monsieur le Président du Conseil exécutif,
Mesdames et Messieurs, je vous remercie de votre attention.

Dear Bo Kyi, I am proud to call you my friend
(Cher Bo Kyi, je suis fier de t'appeler MON ami)